pour la sûreté générale des biens ecclésiastiques, telles que le compte qu'on doit exiger des économes, et l'administration des hôpitaux, qui était alors une fonction ecclésiastique. « Tous les clercs, ajoute-t-il, chanteront dans chaque église les offices de la nuit, du matin et du soir, c'est-à-dire, matines, laudes et vêpres. » Les petites heures ne se disaient pas encore en public. « Ils ne doivent pas, poursuit le prince, se contenter du nom de clercs, en consommant les biens de l'église sans faire leurs fonctions. Car il est absurde qu'ils établissent des mercenaires pour chanter à leur place, tandis que plusieurs laïques ont la dévotion d'assister aux saints offices. Nous enjoignons de tenir la main à ce que l'intention des fondateurs soit remplie, et permettons à quiconque de dénoncer les délinquans. »

Les soins de la religion n'absorbèrent pas la capacité du nouvel empereur, et ne lui firent nullement négliger les affaires de l'état. Dès le commencement de son règne, il entreprit de réformer les lois romaines; et d'abord il fit composer ce qu'on appelle son code, qui est le recueil des constitutions ou ordonnances choisies des empereurs précédens depuis Adrien, avec quelques lois qu'il avait déjà faites lui-même. Ensuite il ordonna qu'on mît en corps d'ouvrage les meilleurs morceaux des anciens jurisconsultes, rangés sous certains titres, et leur donna le nom de Pandectes ou de Digeste. Pour rendre ces livres plus utiles, il y fallait une introduction, et c'est à quoi servent les Institutes, qui sont comme la clef de la jurisprudence romaine, ou l'explication méthodique de ses principes. Enfin il corrigea son code, et, abrégeant la première édition, il publia la seconde telle que nous l'avons encore. Ce prince, qui considéra beaucoup les savans, quelle que fût son ignorance, et qu'on accusa de ne savoir pas même lire, sut discerner les plus habiles jurisconsultes de son temps, et se servit principalement de Tribonien, qui était questeur, c'est-à-dire, à peu près ce que nous appelons chancelier.

On ne saurait refuser à Tribonien les plus grands éloges du côté de la science; mais il la déshonorait par une lâche avarice, qui publiait ou supprimait les lois suivant l'intérêt des particuliers qui lui faisaient des présens ¹. On reconnaît encore la corruption de ses principes, aux vestiges de paganisme qu'il a laissés dans les écrits des anciens dont il a composé le Digeste.

Après tous ces réglemens de justice, Justinien fit pendant le reste de son règne un grand nombre de constitutions ou d'édits, qu'on recueillit après sa mort et à qui l'on donna le nom de Nouvelles. Il

¹ Proc. B. Pers. c. 24, 25.